

MADAME DE STAËL
DON PEDRO DE SOUZA

Correspondance

PRÉFACE,
INTRODUCTION, COMMENTAIRES
ET NOTES
PAR BÉATRIX D'ANDLAU

nrf

GALLIMARD

Pour Othenin.

PRÉFACE

On sait qu'après la mort de M^{me} de Staël, ses enfants cherchèrent à retrouver les lettres de leur mère, particulièrement celles qui avaient un caractère intime et qu'ils estimaient de nature à porter atteinte à sa mémoire.

Certains correspondants acceptèrent, tel Prosper de Barante qui reçut en échange ses propres lettres¹. D'autres refusèrent, d'autres avaient égaré les lettres ou les avaient laissées à l'étranger².

Dans la liste dressée par Albertine de Broglie se trouve le nom de Palmella³. On ne sait si la demande lui parvint, et pourtant, sous la Restauration, il fréquenta le salon de la duchesse de Broglie.

Ce qui est certain c'est que les lettres ne furent pas rendues mais furent conservées dans les archives de la famille Palmella tandis que celles de Souza sont restées dans les archives de Coppet⁴ et sont inédites.

On ne connaissait jusqu'ici qu'un certain nombre de lettres de M^{me} de Staël à Don Pedro de Souza. Elles furent publiées par A. Vaz de Carvalho : *Vida do duque de Palmella*⁵, puis

1. Conservées au château de Barante, elles furent publiées par la baronne de Barante douairière, Clermont-Ferrand, 1929.

2. Tel Narbonne qui les oublia en Angleterre. Voir *Lettres de M^{me} de Staël à Narbonne*, publiées par G. Solovieff, Paris, Gallimard, 1960.

3. Don Pedro de Souza fut nommé plus tard duc de Palmella.

4. Sauf l'une d'elles (inédite). Collection particulière — nous la donnons en Appendice.

5. Lisboa, Imprensa nacional, 1898.

reproduites avec quelques omissions par Claudia de Campos : *A baroneza de Staël o duque de Palmella*¹.

Enfin le 23 janvier 1934, M^{me} Gabrielle Reval les présenta au cours d'une séance de la Société d'Études staéliennes et les publia dans *Occident. Cahiers staéliens*, 15 février 1935 et 15 mars 1936. Dans l'avertissement qui précède, elle avait précisé qu'elle présentait « le texte intégral de cette précieuse correspondance », soit vingt-cinq lettres déjà citées par Carvalho. Or, dans cette correspondance, il était facile de constater qu'il existait des lacunes considérables, notamment entre le séjour de M^{me} de Staël à Florence et son retour à Coppet.

En 1977, dix lettres, dont sept inédites, passèrent en vente publique. Il s'y trouvait précisément ces lettres d'Italie, plus deux billets, également inédits, datant du début des relations à Rome de M^{me} de Staël avec Souza; un autre billet, inédit aussi, provenant des archives de Coppet et de la même époque, complétait cet ensemble des lettres italiennes.

Une lettre datée 15 mai 1807, la seule connue jusqu'à présent de cette époque, faisait aussi partie du lot vendu en 1977:

Les trois autres lettres également acquises : 12, 14, 16 mai 1805, se trouvaient déjà reproduites dans Carvalho, avec quelques erreurs. Toutes ces lettres sont actuellement conservées dans les archives de Coppet.

Il a paru intéressant de ne pas se borner à publier les lettres inédites, mais de reproduire la totalité des lettres connues jusqu'ici de M^{me} de Staël à Souza, soit un total de trente-trois lettres, et ceci d'autant plus que les lettres publiées par Carvalho et par Campos le sont dans des livres écrits en portugais, difficilement accessibles au public français, et que la revue *Occident*, peu répandue, a cessé de paraître en 1939 et n'est guère connue que des staéliens. Une difficulté se présentait : en comparant trois des lettres achetées (12, 14, 16 mai 1805) avec le texte donné par Carvalho, on constate que la reproduction en est fautive : non seulement certains mots n'ont pu être déchiffrés (Cestius, par exemple), mais l'orthographe a été

1. Lisboa, Libraria editora Tavares Cardoso e Irmao, 1901.

modernisée, la ponctuation, les majuscules ajoutées et des alinéas introduits.

Nous avons vainement tenté, et notamment avec l'appui de l'ambassade de France à Lisbonne, d'intervenir auprès de don Manuel de Souza, archiviste de la famille de Palmella et de la duchesse de Palmella, afin d'obtenir les photocopies des lettres publiées par Carvalho, car dans ces lettres ¹, dont nous ne possédons pas les originaux, certains noms ont été défigurés (Yon pour Spa), d'autres, déclarés illisibles, ont pu facilement être identifiés.

Nous donnons ici quelques exemples :

Différences des textes

Carvalho, p. 477.
Florence ce 4 mai.

Je ne puis vous exprimer, je ne puis *me dire* à moi-même combien je suis malheureuse de vous avoir quitté; je

P. 479.

... les *puissances* du cœur sont plus intimes... dieu. Ah ! je l'ai senti, ce dieu, dans les ruines de Rome, que j'ai parcourues avec vous au clair de lune et *jusqu'*au moment de vous quitter. *Toute mon âme était pénétrée* de regrets, de tendresse, d'admiration, nous étions contemporains *par* les débris des siècles, nous...

P. 481.
ce 16 mai.

J'ai fait arranger le cœur avec les cheveux, et je l'ai porté hier avec la pyramide de (*illisible*).

Il me semblait que c'était l'emblème de ce que je souhaitais. Vous suivre à Rome

Autographe.
florencia ce 14 may.

je ne puis vous exprimer je ne puis *m'avouer* a moi meme combien je suis malheureuse de vous avoir quitté – je

les *jouissances* du cœur sont plus intime... dieu ah je l'ai senti ce dieu, dans les ruines de rome, que j'ai parcouru avec vous au clair de la lune et *presque* au moment de vous quitter – toute mon ame etoit penetrée de regret de tendresse d'admiration, nous étions contemporains *sur* les débris des siècles, nous...

ce 16 may.

J'ai fait arranger le cœur avec les cheveux et je l'ai porté hier avec la pyramide de *Cestius*

il me sembloit que c'était l'emblème de ce que je souhaitois, vous suivre à rome

1. Ces lettres sont-elles encore dans les archives Palmella? Déjà, Carvalho n'avait pu voir toutes les lettres vendues en 1977, et celle du 12 mai 1805, reproduite par elle, incluse dans ce lot, a passé en vente en 1905, puisque dans *L'Amateur d'Autographes*, on la signale comme inédite (erreur). D'après des renseignements récents, le palais familial des Palmella a été vendu. Que sont devenues les archives?

Une question se posait : fallait-il moderniser les lettres inédites, comme l'a fait Carvalho, ou les reproduire telles quelles? Certes, il eût été tentant d'en conserver la saveur originale, mais leur graphie les rend malaisées à des lecteurs d'aujourd'hui.

M^{me} de Staël, comme on l'a remarqué, écrit « au galop de la plume ¹ »; elle ne met pas de majuscules (*m^r de humboldt*), omet la ponctuation remplacée par ses tirets si caractéristiques, les accents sont oubliés ou placés comme au hasard, souvent verticalement : *ame, même, révéélé*. La lecture du texte est difficile, parfois même incompréhensible : « ... 4 vaisseaux pris dans le port dans quel tems nous vivons cher dom pedre ah croyez-moi... »

Nous avons donc estimé qu'il convenait, sans moderniser totalement, d'adopter les règles observées dans des cas similaires par d'autres éditeurs de correspondances de M^{me} de Staël ². Nous avons donc rétabli les majuscules, ajouté une ponctuation selon le sens, mis entre crochets les noms propres indiqués seulement par une initiale : T(*alleyrand*), sauf pour les termes *M^r*, *M^e*, etc.; enfin, nous avons modifié ou ajouté l'accentuation. En revanche, nous avons maintenu, comme ces éditeurs, l'orthographe parfois fantaisiste des noms propres, tel *Collisée*, avec un renvoi à l'Index. De même a été conservée l'orthographe d'usage employée par les contemporains de M^{me} de Staël, *tems, joyes*, la diphtongue *oi* : *connoissance*, et les fautes grammaticales, accord de participe : *les choses que vous m'avez dit*, confusion de genre : *cet ode*, et les fautes d'usage, etc., sans les signaler par un abus des « *sic* » qui eussent été fort nombreux. Le lecteur rectifiera facilement les négligences dues à la hâte de l'épistolière.

Nous avons également maintenu l'indication des mois, toujours écrits ainsi par M^{me} de Staël : *8bre* pour octobre, et les chiffres dans le texte : 4 vaisseaux.

1. Comtesse Le Marois, née Haussonville, *Lettres à M. de Staël*, *Revue des Deux Mondes*, 15 juin 1932.

2. Ainsi qu'elles l'ont été dans des correspondances publiées chez le même éditeur et dans la même collection. Voir *Lettres à Narbonne*, *op. cit.*, publiées par G. Solovieff, *Lettres à Ribbing*, publiées par S. Balayé, Gallimard, 1960.

Enfin, nous avons conservé l'appellation *dom Pedro* relevée sur les autographes et nous l'avons rétablie dans les lettres publiées par Carvalho qui écrit : *don Pedro*.

La lecture des lettres de Souza est plus aisée; son écriture est régulière, il met des majuscules, une ponctuation; on peut donc les reproduire à peu près telles quelles. Il faut pourtant ajouter quelques remarques :

Souza emploie le signe ° placé au-dessus d'une lettre pour en indiquer le doublement : *Lisboë*, nous rétablissons la consonne; mais parfois, sans mettre ce signe, il la double incorrectement : *ettoné*; son accentuation est souvent absente : *repeter*, ou incorrecte, comme pour, par exemple, a (à) et ou (où), adverbes : *je vais a Naples, le lieu ou je pourrai...* Nous la corrigeons. Comme M^{me} de Staël, il emploie l'orthographe en usage à l'époque. Il fait quelques erreurs dans les noms propres : *Kevenhüller*. Nous les signalons également en Index.

Enfin, il commet quelques fautes de grammaire : *nous étions passé*, d'usage : *détaill*, etc.; comme pour les lettres de M^{me} de Staël, nous les avons laissées sans les indiquer par des « sic ».

C'est donc, avec les lettres déjà publiées et les lettres inédites de M^{me} de Staël et de Souza provenant des archives de Coppet, plus une lettre d'une collection particulière, l'ensemble de la correspondance actuellement retrouvée, échangée entre l'auteur de *Corinne* et le jeune Portugais rencontré à Rome en 1805, soit cinquante lettres, dont vingt-cinq inédites, qui est présenté ici ¹.

Pour terminer, des remerciements doivent être tout spécialement adressés aux staéliens Victor de Pange, Simone Balayé, Norman King, Lucia Omacini, qui ont bien voulu me fournir d'utiles renseignements.

Enfin, nous voudrions évoquer ici avec émotion le souvenir de la Comtesse Jean de Pange, fondatrice de la Société d'Études staéliennes, qui nous avait constamment et affectueusement encouragée dans nos travaux.

1. Les lettres inédites sont précédées du signe §.

INTRODUCTION

« Le sénateur prit la couronne de myrte et de laurier sur la tête de Corinne. Elle détacha le châle qui entourait son front et tous ses cheveux d'un noir d'ébène tombèrent sur ses épaules ¹. »

C'est ainsi que M^{me} de Staël apparut lorsque à Rome, elle fut reçue « pastourelle » sous le nom de Telisilla Argoica à l'Académie de l'Arcade et, parmi la foule, un jeune homme, tel Oswald dans Corinne, fut ébloui et « vivement touché ».

Ce jeune homme se nommait don Pedro de Souza Holstein. Il était né à Turin le 8 mai 1781 et y fut baptisé; le roi du Portugal, Pedro III, et la reine Maria II furent représentés comme parrain et marraine par le ministre du Portugal à Naples, José de Sà.

Son père, don Alessandro de Souza Holstein, et sa mère, dona Izabel Juliana de Souza Coutinho, avaient fixé leur résidence à Turin depuis qu'ils avaient hérité d'un riche parent, le marquis de Sanfri, le château du même nom et d'autres domaines dans le Piémont.

Don Alessandro avait ajouté à son nom celui de Holstein, principauté allemande apportée par Marianna de Holstein Beck, épouse de son ancêtre Manuel; il entra dans la carrière diplomatique et représenta le Portugal à Copenhague et à Berlin. Lorsqu'il fut nommé à Rome, il laissa ses enfants et sa femme à Genève où elle mourut. Il semble que l'influence de cette mère fut très grande sur le jeune Pedro; c'était une femme remarquable; Frédéric de Prusse n'écrivit-il pas : « Voilà une femme que je voudrais connaître. »

Une autre influence s'exerça sur l'enfant, celle de M. Monod ², un

1. Corinne, Paris, Nicolle 1807, I, p. 66.

2. Monod (Gérard), 1768-1836. Fils du pasteur Jean Monod; il est qua-

Genevois, homme d'une grande intelligence qui fut chargé de son éducation et lui inspira l'amour des lettres et de la poésie.

Don Pedro et ses sœurs passèrent trois ans à Genève, mais lorsque l'armée française envahit la Savoie et que la révolution éclata dans cette ville, M. Monod emmena ses élèves en Hollande, puis en Angleterre; de nombreux émigrés français fréquentaient la demeure de M. Monod et l'enfant entendait la conversation d'hommes souvent distingués.

Au printemps de 1794, don Pedro et ses sœurs se rendirent au Portugal; pour la première fois, ils voyaient leur patrie. « Tout était nouveau pour nous, le pays, le climat, les mœurs », nota le jeune homme dans son Journal.

Au cours de l'hiver 1802, don Alessandro s'installe à Rome comme ambassadeur; don Pedro le rejoint; il a vingt et un ans et la vie s'ouvre devant lui. Il courtise les belles Romaines et jouit, comme il le dit dans ses Notes, de tous les plaisirs qui s'offrent à lui. Il est jeune, il est beau, avec ses yeux bleus et ses cheveux noirs; c'est un cavalier élégant, il possède une fort jolie voix avec laquelle il charme les dames, un air grave teinté de mélancolie; le vague à l'âme pré-romantique ajoute à ses attraits. Il se croit las de la vie :

C'est ainsi qu'abusant des dons de la jeunesse,
Entraîné par l'appât d'un plaisir séducteur
Tant d'autres insensés, pour un moment d'ivresse
Pleurent pendant longtemps leurs maux et leurs erreurs.

Elle est trop loin cette essence si pure
Cette félicité que nous voulons saisir
L'amour même, l'amour, l'âme de la nature
Donne-t-il le bonheur qu'il paraît nous offrir?

Oh douce illusion, consolante espérance,
Ah ne cessez jamais de fasciner mes yeux
Vous m'aidez à souffrir les maux de l'existence
Et grâce à vous quelquefois j'ai rêvé d'être heureux¹...

A la mort de son père, en 1803, Pedro de Souza reste à Rome où il remplit les fonctions de chargé d'affaires en attendant l'arrivée du
lifié à Genève en 1794 d'instituteur et en 1798 d'homme de lettres. Il fréquentera le salon de M^{me} de Staël.

1. Carvalho, *op. cit.*, I, p. 90.

nouveau ministre, mais une profonde tristesse augmente sa mélancolie habituelle.

Parmi ceux qui l'entouraient, les habitués, Humboldt, le cardinal Consalvi, Alborghetti, Khevenhüller, et les curieux désireux de la connaître, M^{me} de Staël a remarqué le jeune homme; très vite un même sentiment les attire l'un vers l'autre : tous deux pleurent un père chéri; ils se comprennent :

Quand un malheur pareil vous arrachant des larmes
A d'un même chagrin fait un chagrin plus doux¹...

Bientôt M^{me} de Staël éprouve pour don Pedro un sentiment plus vif : en lui, elle croit trouver enfin celui qu'elle a cherché; elle veut à la fois l'amour et la fidélité, image du bonheur de ses parents toujours poursuivie avec Narbonne², avec Ribbing³, avec François de Pange⁴, mais Narbonne a retrouvé une maîtresse, M^{me} de Laval⁵, Ribbing s'est laissé séduire par M^{me} de Valence⁶, François de Pange aime la belle M^{me} de Sérilly⁷ qu'il épousera, enfin Benjamin, dont l'intelligence, à défaut du physique, l'a conquise, songe déjà à l'abandonner.

Elle attend le grand amour de sa vie; Monti, rencontré à Milan,

1. Vers de M^{me} Staël. Carvalho, *op. cit.*, I, p. 107.

2. Narbonne (Louis M.J.A.), comte de Narbonne Lara, 1755-1813, fils illégitime, croit-on, de Louis XV. C'est en 1787 ou 1788 que M^{me} de Staël s'éprit soudainement et passionnément de lui. Voir *Lettres à Narbonne*, *op. cit.*, Paris, Gallimard, 1960.

3. Ribbing (Louis Adolphe, comte de). 1761-1843. M^{me} de Staël l'avait rencontré en 1793 en Suisse où il venait d'arriver. Voir *Lettres à Ribbing*, Paris, Gallimard, 1960.

4. Pange (François de). 1764-1796. Il connaissait M^{me} de Staël depuis longtemps; elle éprouva pour lui une sorte d'amitié amoureuse. Il retourna à Paris après le 10 janvier 1795 et mourut le 15 juillet 1796. Voir comtesse J. de Pange : *M^{me} de Staël et Fr. de Pange*, Paris, Plon, 1925.

5. Laval (C. J. Fr. de Boulogne, comte de). 1762-1848; elle avait épousé M. P. S., vicomte de Montmorency Laval; elle était la mère de Mathieu de Montmorency. M^{me} de Staël l'avait aidée à s'évader et à venir en Suisse.

6. Valence (E.N. Pulcherie Brulart de Genlis). 1768-1847; fille de M^{me} de Genlis et épouse du futur général de Valence. Voir Gabriel de Broglie : *Le général de Valence*, Paris, Librairie Académique Perrin, 1972.

7. Sérilly (Anne Louise Thomas, M^{me} de), cousine de Pauline de Beaumont. Elle épousera Fr. de Pange en 1796 et ensuite le marquis de Montesquiou Fezensac.

MADAME DE STAËL
DON PEDRO DE SOUZA

Correspondance

M^{me} Béatrix d'Andlau a réuni la correspondance échangée entre son aïeule, M^{me} de Staël, et un jeune diplomate portugais, Don Pedro de Souza, soit quarante-neuf lettres dont vingt-quatre inédites, précédées d'une préface et assorties de commentaires biographiques.

La romancière, déjà illustre et fêtée dans toute l'Europe, s'est éprise de ce beau jeune homme âgé de vingt-quatre ans qu'elle a connu à Rome en 1805 et avec lequel elle s'est promenée au clair de lune dans les ruines du Colisée. Fils d'ambassadeur et chargé d'affaires, Don Pedro a été visiblement séduit par les qualités de son amie, flatté aussi d'avoir été introduit dans son intimité, mais il marque quelque réserve devant ses effusions amoureuses que la distance n'apaise pas, car M^{me} de Staël a dû quitter l'Italie. De Coppet, puis d'Avallon où elle remue ciel et terre pour obtenir l'autorisation de rentrer à Paris (autorisation que, comme on sait, Napoléon ne lui accordera jamais), elle lui adresse des lettres enflammées en le suppliant de venir la rejoindre. Seule une lettre du jeune homme lui faisant part de ses projets matrimoniaux amènera un léger refroidissement dans leurs rapports. Cependant ils se rencontrèrent à nouveau, notamment dans la ferme de Benjamin Constant, auprès d'Étampes. Mais le diplomate étant rappelé dans son pays où il se mariera par la suite et fera une brillante carrière, leur correspondance s'espacera sans cesser tout à fait.

Don Pedro de Souza sera pour l'essentiel le modèle d'Oswald, dans *Corinne*. Et il est vrai que ces lettres se lisent comme un roman.

nrf

